



HAL
open science

Archive, témoignage et fiction : le traitement du marronnage dans Biografía de un cimarrón , de Miguel Barnet, et Nègre marron, de Raphaël Confiant

Sophie Marty

► **To cite this version:**

Sophie Marty. Archive, témoignage et fiction : le traitement du marronnage dans Biografía de un cimarrón , de Miguel Barnet, et Nègre marron, de Raphaël Confiant. Les Doctorales de l'ED3 (Littérature française et comparée), May 2022, Paris, France. hal-03899470

HAL Id: hal-03899470

<https://hal.science/hal-03899470>

Submitted on 14 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

“Archive, témoignage et fiction : le traitement du marronnage dans *Biografía de un cimarrón*, de Miguel Barnet, et *Nègre marron*, de Raphaël Confiant”

Sophie Marty.

PAR ÉQUIPE DES DOCTORALES · PUBLIÉ 18/07/2022 · MIS À JOUR 19/07/2022

Pour citer cet article: Marty, Sophie, «Archive, témoignage et fiction : le traitement du marronnage dans *Biografía de un cimarrón*, de Miguel Barnet (1966), et *Nègre marron*, de Raphaël Confiant (2006)», *Littérature, histoires, Histoire*, [en ligne], Sorbonne Université, 21 mai 2022.

URL: <https://doctorales.hypotheses.org/1860>

Introduction

Au cours des trente dernières années, le marronnage s'est constitué en tant qu'objet d'étude littéraire, et non plus seulement historique. En témoignent par exemple la publication d'une anthologie intitulée *Ô fugitif : anthologie autour de la figure du marron*^[1], ainsi que celle de divers travaux de recherche, à l'instar de la thèse de doctorat réalisée par Alexandra Roch en études anglophones, *Le marronnage dans la littérature caribéenne*^[2].

Étudier le motif du marronnage dans sa mise en fiction autant que dans le témoignage implique de se situer à l'intersection de deux champs académiques particulièrement féconds depuis quelques décennies. Sur le plan historiographique, il s'agit de l'analyse des modalités de résistance mises en œuvre par les esclaves, en lien avec le concept d'*agency*. De ce point de vue, le marron constitue le paroxysme de la résistance, la forme la plus complète de rejet des structures esclavagistes, voire de l'opposition à la colonialité – bien qu'il importe de distinguer l'esclave qui fuit la plantation pour quelques heures de celui qui demeure en liberté pour le reste de ses jours, replié en des zones reculées et périlleuses. Sur le plan des études littéraires ensuite, le champ dans lequel s'inscrit notre questionnement est celui des études centrées sur le *slave narrative*, au sein duquel prend place ce sous-genre auquel Cynthia James donne le nom de *maroon narrative*^[3].

Deux constats s'imposent néanmoins : tout d'abord, c'est aux régions où se sont développées les communautés marronnes que le champ historiographique accorde une place prépondérante, à l'instar de la Guyane, où lesdites communautés ont donné le jour à des groupes comme celui des Boni. La question des Antilles et de la Caraïbe est à cet égard minoritaire ; en ces terres, ce sont les exemples de marronnage individuel qui dominent. Celui-ci retient cependant notre attention à l'heure d'aborder les deux textes de notre étude : *Biografía de un cimarrón*, publié par le Cubain Miguel Barnet en 1966, et *Nègre marron*, de l'auteur martiniquais Raphaël Confiant, paru en 2006. Second constat : l'étude du *slave narrative* est principalement étatsunienne, de même que la pléthore de textes qui nous sont parvenus. Mary Wilson Starling^[4] dénombre en effet pas moins de 6 000 récits d'esclaves.

A l'inverse, dans les régions qui nous intéressent, ces textes sont absolument marginaux, et il est d'autant plus intéressant de voir que c'est dans ce contexte que la fiction s'est emparée du *maroon narrative*, à travers l'exemple de Confiant.

Au-delà des classifications génériques, les textes dont nous allons parler instaurent un rapport complexe entre archive et fiction. Au tout début du projet qui vit naître *Biografía de un cimarrón*, Barnet est un jeune ethnologue de vingt-deux ans, qui rencontre en 1963 Esteban Montejo, ancien esclave et ancien marron, alors âgé de cent trois ans. Au terme de trois ans d'entretiens enregistrés dans des conditions que l'auteur présente à l'envi comme hautement romanesques fut édité un récit organisé en trois parties : la première consacrée à la jeunesse de l'esclave et à sa fuite dans les régions reculées de l'île, sur laquelle nous nous pencherons tout particulièrement ; la deuxième, à la vie de labeur après l'abolition ; et la troisième, aux souvenirs qu'avait Montejo de sa lutte dans la Guerre d'Indépendance. Lesdites parties sont précédées d'une introduction dont on verra qu'elle contribue fortement à orienter la lecture. Ce texte a rencontré un grand succès : avant 2000, on dénombrait déjà quatorze éditions à Cuba, et de nombreuses traductions. Nous verrons que ce succès est indissociable du contexte de la Révolution cubaine de 1959, ceci allant de pair avec le projet idéologique, socio-politique et culturel qu'elle promut.

D'autre part, *Nègre marron* s'annonce dès son sous-titre comme un « récit ». Si les précautions s'imposent à l'heure de commenter cette catégorisation générique péritextuelle souvent suggérée par l'éditeur, retenons que ce texte fait la part belle à la fiction, à travers la succession de cinq parties, du XVII^e siècle jusqu'aux années 1970. Les trois premiers mettent en scène des protagonistes marrons dont les noms résonnent comme autant de paronomases (Simao, Simon, etc.) : le premier est un « nègre-Congo », c'est-à-dire né en Afrique ; le second et le troisième sont créoles : nés aux Antilles. La quatrième partie, située dans les années 1930, met en scène un leader syndical des « grèves marchantes » qui secouèrent la Martinique ; enfin, le héros de la cinquième partie est un bandit fictif surnommé « la Panthère noire », qui multiplie les exactions et terrorise l'île, mais se présente aussi comme « le défenseur de la race des opprimés et des fils d'esclaves »^[5]. Le marron, au singulier dans le titre, s'incarne en plusieurs figures historiquement situées ; en outre, la fiction est jalonnée d'épigraphes et d'extraits séparés du texte, présentés comme hétérogènes à la fiction romanesque – nous y reviendrons.

A première vue, il semble donc que ces textes opèrent un mouvement inverse quant aux liens qui unissent fiction et histoire : le premier se présente comme un témoignage inédit et mis en forme par l'ethnologue-poète débutant ; le deuxième est un récit fictionnel parsemé de textes aux apparences d'archives. Nous nous demanderons plus précisément comment et pourquoi chaque auteur met en place une poétique d'hétérogénéité générique, si ce n'est disciplinaire.

I- Le marronnage comme expérience existentielle et sensorielle

En premier lieu, ces deux textes s'articulent autour de constantes thématiques : au premier chef, le rapport privilégié entre le marron et la nature environnante, tout à la fois protectrice et menaçante. Elle est le décor et la matérialisation d'une recherche de liberté qui

constitue une autre de ces constantes, allant de pair avec l'horreur rétrospective que le marron éprouve pour sa servitude passée. La rudesse du quotidien en est le revers, indissociable de la menace permanente de folie qui pèse sur le fugitif. Son existence est nimbée d'une spiritualité omniprésente et synchrétique, nourrie de rêves et de visions.

Nature, liberté, rudesse, folie, et spiritualité sont autant de fils rouges dont l'entrelacs contribue à restituer l'épaisseur du vécu, à rendre l'expérience du marron autrement plus palpable que ne le ferait un document d'archive portant sur le même sujet. Comme nous l'avons mentionné, presque aucun *maroon narrative* caribéen ne nous est parvenu directement – nous verrons en quoi le texte de Barnet en constitue un exemple problématique ; aborder le sujet du point de vue historique nous place donc face au silence de l'archive et nous confronte à ce que l'historien Alvin Thompson appelle les « *trash bins of history* », les « poubelles de l'histoire »^[6]. Comme il le rappelle, l'historiographie colonialiste a en effet évacué le phénomène du marronnage, perçu comme un dysfonctionnement de la machinerie esclavagiste au sein de laquelle le marron était considéré à jamais comme un esclave fugitif. Ainsi Thompson donne-t-il l'exemple suivant : à la vente d'une plantation, on incluait dans la vente les marrons (pour certains, ayant pris la fuite des années auparavant).

Contre l'oubli et la négation, les textes dont nous parlons reproduisent un vécu reflété par de nombreuses descriptions sensorielles. Les exemples abondent qui pourraient l'illustrer, mais nous nous limiterons à mentionner le paysage auditif que suggère Confiant : « Être attentif aux coassements, aux reptations, aux crissements, aux caquètements, aux chuintements, aux fracas subits à l'enhaut des pieds de bois. Ici-là, tout semble avoir un regain de vitalité dès que le faire-noir a pris ses quartiers »^[7]. Une même sensorialité surgit du témoignage de Barnet, par exemple lorsqu'il se remémore les fientes nauséabondes des chauve-souris avec qui il partagea la grotte dans laquelle il demeura caché un an^[8].

L'exploration sensorielle de ce que fut l'expérience du marron est en outre cautionnée par la dimension historique des deux textes, nous allons le voir dans un second temps.

II- Le marronnage en littérature : caution historique et archives fictionnelles

Les deux auteurs qui nous intéressent mettent en place des dispositifs complexes situant leur œuvre à l'intersection entre littérature et histoire. Dans son introduction, Barnet se présente en fidèle auditeur-transcripteur du témoignage d'Esteban Montejo, tandis que Confiant semble recourir à des citations qui tissent la fiction de données archivistiques.

Néanmoins, la manière dont Barnet présente l'historicité de son ouvrage requiert une analyse plus précise. En effet, il affirme dans son texte liminaire que *Biografía de un cimarrón* est un document en quelque sorte plus historique que l'histoire elle-même. Dans cet apparent paradoxe se joue toute la complexité de la catégorisation générique du livre. Qui parle ? Le problème du point de vue est posé dès le titre : quelle singulière ventriloquie implique ce choix de présenter le témoignage comme une biographie ? D'emblée, l'ancrage historique et l'auctorialité du texte se constituent comme douteux, pluriels et ambigus. Revenons à l'introduction : dans celle-ci, Barnet certifie que tous les faits mentionnés par

Esteban Montejo ont été historiquement vérifiés. Il ajoute cependant que « *por supuesto, nuestro trabajo no es histórico* », « bien évidemment notre travail n'est pas historique »^[9].

Mais de quel « travail historique » Barnett est-il le pourfendeur ? Comme l'énonce Abdeslam Azougarh, Barnett s'oppose à l'histoire telle que l'ont pensée les empires coloniaux, français et britannique^[10] ; la démarche du jeune chercheur en sciences sociales est en conformité totale avec le projet d'une histoire cubaine dégagée du joug colonial. Comme l'écrit Josef Fontana dans un prologue à l'ouvrage de Juan Pérez de la Riva, il s'agit de contrecarrer « *nuestros libros de historia, que con tanta atención nos cuentan los sucesos más triviales de las vidas de nuestras princesas, las frases menos ingeniosas de nuestros políticos y las escaramuzas más insignificantes de nuestros conflictos armados* », « nos livres d'histoire, qui mettent tant de soin à nous raconter les faits les plus triviaux de la vie de nos princesses, les phrases les moins ingénieuses de nos politiques et les escarmouches les plus insignifiantes de nos conflits armés »^[11]. Une telle conception de l'histoire semble anachronique de nos jours, alors que la microhistoire ou encore l'histoire des mentalités ont émergé comme champs disciplinaires à part entière. En revanche, il en allait tout autrement en 1966.

Enfin, cette opposition à une histoire des puissants est surtout en conformité avec le projet révolutionnaire. Celui-ci passe par la priorité accordée à la culture populaire, à ce que Juan Pérez de la Riva, l'un des mentors de Barnett, appelle « *la historia de los sin historia* », « l'histoire des sans histoire »^[12]. C'est dans cette atmosphère intellectuelle que le jeune Barnett s'est formé en sciences sociales, dans le cadre d'un projet que l'on peut voir comme précurseur des *Subaltern Studies*, mais qui était également conforme au discours castriste selon lequel la Révolution avait mis fin aux discriminations raciales et de genre. De ce fait, le récit d'Esteban Montejo sert avant tout à démontrer les horreurs du passé cubain, qui fait office de contre-utopie. A plusieurs reprises, l'ancien esclave insiste sur l'injustice sociale qui régnait en son temps, esquissant en creux l'éloge du temps présent et du projet révolutionnaire.

Le travail de Confiant n'est pas assujéti à un tel cadre idéologique ; chez lui, la réflexion théorique prend la forme d'une insertion de l'archive dont on va voir qu'elle est bien souvent fictionnelle. On peut tout d'abord se pencher sur les épigraphes qui introduisent chacune des cinq parties de l'ouvrage. Toutes sont authentiques, et leur mise en dialogue instaure d'emblée une relation politique entre histoire et littérature. Les épigraphes historiques sont tirées du Code noir et du texte de Victor Schoelcher, *Colonies étrangères et Haïti* : elles introduisent les première et troisième parties. Les épigraphes littéraires proviennent quant à elles du *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire, et de la compilation *Le Discours antillais* d'Édouard Glissant (pour les deuxième et cinquième parties). La quatrième partie enfin s'ouvre avec un extrait du texte de Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, fondateur de la pensée décoloniale. S'esquisse efficacement un cadre connu de tous : l'histoire nécessaire de l'esclavage se lit à la lumière de l'abolitionnisme et de la pensée décoloniale, tandis que sont mobilisées les autorités de la négritude et de la créolisation.

L'ancrage du texte dans un tel cadre n'aurait rien d'original s'il ne s'alliait avec une présence de l'archive souvent fictionnelle et insérée dans la diégèse elle-même. La fiction de Confiant est en effet entrecoupée de textes auxquels semble conféré le statut de source

archivistique. Souvent titrés, ils sont séparés du récit par des espaces, et leurs coordonnées textuelles les closent, comportant bien souvent une date, un nom d'auteur et/ou de périodique.

Nous n'avons pu consulter les archives de l'île de la Martinique, et le relevé exhaustif qui suit constitue bien plus un point de départ pour d'ultérieures recherches. En revanche, les hypothèses et observations qui en découlent permettent déjà d'éclairantes conclusions.

Relevé exhaustif des textes insérés dans *Nègre marron*, de R. Confiant (2006)

hors épigraphes

Page	Titre ou référence de l'extrait & contenu	Hypothèses
Partie 1		
16-17	« Avis à la population » portant sur la fuite d'un esclave	Texte inspiré de journaux de l'époque, bien que probablement fictif
21-22	« Journal de bord du capitaine Le Ballec »	Texte fictif
27-28	« Des moulins à sucre », extrait du <i>Nouveau voyage aux isles Françaises de l'Amérique</i> , 1722, du R.P. Labat, de l'Ordre des frères prêcheurs	Texte authentique
45	« Lettre du gouverneur de la Martinique au – capitaine de la milice de St-Pierre »	Texte probablement authentique, ou probablement inspiré des nombreux documents semblables dont l'existence est attestée
Partie 2		

		Texte probablement authentique
60	« Développement inquiétant du petit marronnage », extrait de <i>La Gazette du Nouveau Monde</i> , publiée chaque mardi et chaque samedi à St-Pierre de la Martinique	
76	« Coulée d'amour »	Dialogue amoureux fictif
		Texte probablement authentique
85	« De la manière de traiter les Africains nouvellement arrivés », extrait du <i>Manuel du planteur des Antilles</i>	
Partie 3		
94-95	« Année 1843 » Extrait du journal de Pierre Dessalles, <i>Journal d'un colon à la Martinique</i> , 1842-1847	Source authentique
106-107	« Questions d'héritage », Maître Joseph de Moncourt, notaire de la place de Saint-Pierre, <i>Les Antilles</i> , 12 juin 1837	Texte tiré d'une revue authentique, mais dont la création remonte à une date ultérieure à celle qui figure ici
Partie 4		
146	« Décapitation à la Martinique », <i>L'Echo de la Gironde</i> , 12 juin 1837	Texte tiré d'une revue authentique, mais dont la création remonte à une date ultérieure à celle qui figure ici

151-152	« Halte à la répression coloniale au Carbet », extrait de <i>Justice, hebdomadaire de la classe ouvrière</i> , 2 février 1938	Revue attestée
159-160	« Mobilisation générale de la classe ouvrière » (Tract du mouvement communiste martiniquais)	Des textes semblables sont attestés
166	« Quand le peuple est debout, il gagne ! » Tract du mouvement communiste martiniquais	Texte fictif
Partie 5		
175	« La Panthère noire court toujours » <i>Antilles-Matin</i> , 17 mai 1978	
181-182	« Nouvelles de la mi-journée » (Radio-Martinique)	
185	« Communiqué à la Préfecture » (suit les agissements de la « Panthère noire »)	
194-195	« La Panthère noire », <i>Antilles-matin</i> , 24 mars 1978	Tous les textes de cette partie sont fictifs
201-203	« Rumeurs infondées » Journal de Télé-Martinique, 12 juillet 1978 : entretien avec le Colonel Monfort, patron de la gendarmerie de Martinique	
206-207	« Émeute au quartier Renéville », <i>Antilles-Matin</i> , 21 juillet 1978	

Le relevé qui précède ainsi que les conjectures à son sujet nous mènent à conclure, premièrement, à une part importante de l'archive fictive, et d'autre part à un travail

d'entremêlement entre source historique et contenu fictif. Le romancier instaure donc une hétérogénéité générique riche en ambiguïtés. Ces mêmes ambiguïtés surgissent à l'heure de contextualiser les événements de la diégèse. Ainsi, chacune des époques mentionnées met en scène un planteur du nom de Beauharnais ; les prénoms varient d'un siècle à l'autre. Ici, l'illusion d'historicité semble également de mise : si le patronyme évoque immédiatement Joséphine de Beauharnais, issue d'une famille de planteurs, il convient de mentionner que son nom était celui de son premier époux, quant à lui descendant d'une famille de militaires. L'historicité du récit resurgit dans l'évocation de la révolte du Prêcheur : celle du 22 mai 1848 est attestée, alors que son protagoniste « marron » est quant à lui un être de papier. Il en va de même pour la toile de fond de la cinquième partie : les « grèves féroces »^[13] qui secouèrent l'île dans les années 60 sont attestées^[14]. En revanche, nulle trace du mandrin surnommé « La Panthère noire ».

Pour résumer, Barnet présente une œuvre plus historique que l'histoire elle-même (i.e. l'histoire colonialiste), tandis que Confiante entremêle fiction historiquement informée, citation authentique et archive fictive. Leurs textes ne peuvent pourtant pas être pleinement compris sans la question de la littérarité qui les caractérise : nous nous y pencherons dans un troisième moment.

III- Le marronnage : mythe ou création littéraire ?

Barnet et Confiante situent leur entreprise du côté de la littérature : tout d'abord, on assiste à une évolution du discours épitextuel de la part du romancier cubain quant à sa *Biografía*. En effet, celui qui dans les années 60 se présentait comme un jeune chercheur en sciences sociales se construit plus tard en tant qu'écrivain. C'est en ce sens que nous pouvons comprendre la disparition du sous-titre de l'ouvrage, qui le rangeait dans la catégorie des récits ethnographiques. La part croissante que prend la littérarité dans l'autocommentaire de Barnet permet de dégager progressivement le texte de son ancrage idéologique révolutionnaire. Cet ancrage, qui garantissait à Barnet la possibilité de la publication, s'avérait encombrant à l'heure de briguer une reconnaissance internationale en tant qu'écrivain. Au cours des entretiens qu'il donne par la suite, le Cubain adopte en effet une posture auctoriale au sens que lui donne Jérôme Meizoz. Plus encore, il se fait le théoricien d'un genre auquel il rattache *Biografía* : la « *novela-testimonio* », le « roman-témoignage »^[15], dont les caractéristiques seraient les suivantes : la condensation de la matière testimoniale, visant à faire du témoin le représentant des moments cruciaux de l'histoire cubaine, dans une disparition totale et factice de la figure de l'auteur-transcripteur qui recueille ledit témoignage.

Cette théorie du roman-témoignage nous mène à reconsidérer le contenu de *Biografía*, dans lequel Barnet a de plus en plus affirmé être intervenu, au fil des années et des entretiens. Il se présente en équilibriste fidèle, simplifiant une langue si singulière qu'elle aurait été incompréhensible ; néanmoins, il soutient que son texte est resté fidèle aux cubanismes. Autre intervention : il dit avoir réordonné tous les épisodes dans l'ordre chronologique^[16]. Si ces deux types de modifications vont dans le sens d'une lisibilité accrue, la troisième ne laisse pas de nous interroger : Barnet dit avoir supprimé les anecdotes par trop invraisemblables, bien qu'authentiques. L'implicite d'une telle affirmation

consisterait à dire que l'Histoire est finalement plus romanesque qu'aucune création littéraire. Ainsi semble se résoudre l'équation entre l'in vraisemblance et le témoignage, entre l'Histoire et la création littéraire.

L'insistance sur les invraisemblances de l'histoire et le rôle croissant que Barnet s'est donné confèrent à Esteban Montejo l'étoffe d'un nouveau héros national, conforme au projet castriste. Une telle canonisation est possible par un double mouvement d'essentialisation : d'une part, le témoin lui-même dit avoir été *cimarrón* toute sa vie (alors que l'abolition remonte à 1886 dans l'Île, quand il était âgé d'une vingtaine d'années). Pour Montejo, ce terme recouvre une attitude existentielle qui se caractérise par l'autonomie et la défiance. D'autre part, Barnet use de l'introduction et de ses entretiens postérieurs pour faire de l'ancien esclave une incarnation de la cubanité, à laquelle serait inhérent l'esprit de résistance du *cimarrón*[17]. Le « roman-témoignage » de 1966 mènerait donc à la conclusion que tout Cubain est un marron résistant aux sirènes de l'impérialisme comme en son temps Montejo défia l'esclavage. L'implication raciale et l'historicité du marronnage se dissolvent dans un éloge implicite de toute forme de résistance.

Du côté de *Confiant*, la littérarité se concrétise dans des choix stylistiques qui s'orientent dans deux directions. Tout d'abord, il singularise chaque période historique par une écriture spécifique. Ainsi la partie située au XVII^e siècle est-elle caractérisée par un lyrisme rappelant l'univers du conte si cher à son auteur – qu'on se rappelle le souvenir d'enfance halluciné qui fermait le premier chapitre de son roman *Ravines du devant-jour* : « Il avance tel un prince sur le drap ourlé d'or de sa propre parole et on est forcés d'en subir le charme »[18].

La cinquième partie est toute différente, semée d'oral populaire et de traits argotiques. *Confiant* va plus loin en attribuant à chacun des cinq protagonistes une personne grammaticale différente : on passe de la deuxième du pluriel à la deuxième du singulier, puis à la première du singulier. La permanence des structures la domination blanche après l'abolition semble dénoncée dans la quatrième partie, puisque le leader « marron » est toujours nommé « ça ». Cette confluence de personnes et de styles suggère l'existence d'un cœur, d'une communauté de voix et de destins que le passage du temps n'altère pas. Il s'agit *in fine* de conférer au marronnage une dimension atemporelle et mythique.

Dépris de son historicité, le marron devient le symbole d'un esprit de résistance acharné, et le marronnage devient « marronisme », pour reprendre le nom d'un courant de pensée dont l'acte de naissance remonte au « Manifeste du marronisme moderne » de René Louise. Il incombe ici de lire *Confiant* à la lumière d'un des auteurs de ses épigraphes, Edouard Glissant, avec la pensée duquel il entretient une grande proximité ; également avec Patrick Chamoiseau, dont l'œuvre compte plusieurs personnages de marrons.

Pourtant, et c'est ce sur quoi nous aimerions conclure, la recherche historique sur le marronnage révèle un hiatus, si ce n'est une antithèse, entre la mythification du marron comme nouveau héros (antillais ou cubain), et manière dont ils étaient perçus auparavant. En témoignent l'exemple donné par Jean Dumont dans une contribution intitulée « La place du

marronnage et du “nèg mawon” dans les commémorations de l’esclavage aux Antilles depuis 1948 »^[19] : pour des Antillais des années 50-60, le marron était perçu comme une variante du croquemitaine, et l’on menaçait les enfants indisciplinés de sa venue ! Face à une telle discordance, on ne saurait que rappeler d’une part la nécessité d’historiciser les appropriations littéraires de certaines figures ; et d’autre part l’intérêt de lire chaque œuvre en regard du projet de son auteur. Leurs textes sans cela ne perdent rien de leur beauté, mais beaucoup de leur complexité.

Sophie Marty (REMELICE)

Université d’Orléans/Paris-Sorbonne

Bibliographie :

Corpus primaire :

BARNET, Miguel, *Biografía de un cimarrón* [1966], La Havane : Letras cubanas, 2012.

CONFIANT, Raphaël, *Nègre marron*, Paris : Écriture, 2006.

Corpus secondaire :

AZOUGARH, Abdeslam, *Rescate e invención de la memoria*, Genève : Slatkine, 1996.

GLISSANT, Edouard, *Le Discours antillais* [1981], Paris : Gallimard, coll. Folio Essais, 1997.

DUMONT, Jaques, BÉRARD, Benoît, CHÂTEAU-DEGAT, Richard, BÉRAL, Béatrice, « La place du marronnage et du “nèg mawon” dans les commémorations de l’esclavage aux Antilles depuis 1948 », in MOOMOU, Jean, *Mémoires, patrimoines, identités et histoire du XVII^e au XX^e siècles*, Matoury : Ibis Rouge Éditions, 2015.

JALABERT, Laurent, « Les mouvements sociaux en Martinique dans les années 1960 et la réaction des pouvoirs publics » [En ligne], *Études caribéennes*, 17, Décembre 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 26 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/4881>

JAMES, Cynthia, *The Maroon Narrative : Caribbean literature in English across boundaries, ethnicities, and centuries*, Portsmouth : Heinemann, 2002

LA ROSA CORZO, *Los cimarrones de Cuba*, La Havane : Ed. de ciencias sociales coll. La historia de Cuba, 1988.

MEIZOZ, Jérôme, *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève : Slatkine, 2007.

OUALDI, M'hamed, « Voix d'esclaves ? », in ISMARD, Paulin (dir.), *Les mondes de l'esclavage : une histoire comparée*, Paris : Seuil, 2021, pp. 785-795.

PÉREZ DE LA RIVA, Juan, *Para la historia de las gentes sin historia*, Barcelone : Ariel, 1976.

PICARD, Jacqueline (dir.), *Ô fugitif : anthologie autour de la figure du marron*, Port-au-Prince : Caret, coll. La petite bibliothèque du curieux créole, 1999.

RAJAONARIVELO, Nelly, « Représentations du marronnage dans deux récits fictifs d'esclaves fugitifs antillais (Cuba, Martinique) : l'homme, le chien et la nature » [En ligne], *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 22, 2010. URL : <http://journals.openedition.org/etudesromanes/515>

ROCH, Alexandra, *Le Marronnage dans la littérature caribéenne*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2017.

ROCHMANN, Marie-Christine, *L'Esclave fugitif dans la littérature antillaise*, Paris : Karthala, 2000.

ROY, Michaël, « Le récit d'esclave africain-américain : réflexions sur une appellation générique. Textes & Contextes » [En ligne], Université de Bourgogne, Centre Interlangues TIL, 2015, *Le Temps guérit toutes les blessures : La Résistance à l'autorité de l'Histoire dans les concepts de nation et de nationalisme*, mis en ligne le 05 décembre 2017, consulté le 20 mai 2022. URL : <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1161.fhshs01240090f>

THOMPSON, Alvin, *Flight to Freedom : African Runaways and Maroons in the Americas*, Kingston : University of West Indies Press, 2006.

VIDAL, Cécile, « Résistance », in ISMARD, Paulin (dir.), *Les mondes de l'esclavage : une histoire comparée*, Paris : Seuil, 2021, p. 655-671.

WILSON STARLING, Marion, *The Slave Narrative : Its Place in American History*, Washington DC : Howard University Press, 1988.

[1] PICARD, Jacqueline (dir.), *Ô fugitif : anthologie autour de la figure du marron*, Port-au-Prince : Caret, coll. La petite bibliothèque du curieux créole, 1999.

[2] ROCH, Alexandra, *Le Marronnage dans la littérature caribéenne*. Paris : L'Harmattan, coll. Critiques littéraires, 2017.

[3] Heinemann, 2002.

[4] Howard University Press, 1988.

[5] CONFIANT, Raphaël, *Nègre marron*, Paris : Écriture, 2006, p. 204.

[6] THOMPSON, Alvin, *Flight to Freedom : African Runaways and Maroons in the Americas*, Kingston : University of West Indies Press, 2006, p. 12.

[7] Confiand, 2006, p. 22.

[8] BARNET, Miguel, *Biografía de un cimarrón* [1966], La Havane : Letras cubanas, 2012, p. 37.

[9] Barnet, 2012, p. 7.

[10] AZOUGARH, Abdeslam, *Rescate e invención de la memoria*, Genève : Slatkine, 1996, p. 216

[11] Azougarh, 1996, p. 9.

[12] PÉREZ DE LA RIVA, Juan, *Para la historia de las gentes sin historia*, Barcelone : Ariel, 1976.

[13] Confiand, 2006, p. 180.

[14] JALABERT, Laurent, « Les mouvements sociaux en Martinique dans les années 1960 et la réaction des pouvoirs publics » [En ligne], *Études caribéennes*, 17, Décembre 2010, mis en ligne le 15 décembre 2010, consulté le 26 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/4881>.

[15] cité par Azougarh, 1996, p. 32.

[16] Barnet, : 2012, p. 6.

[17] Barnet, 2012, p. 9.

[18][18] Confiand, 1993, p. 34.

[19] DUMONT, Jaques, BÉRARD, Benoît, CHÂTEAU-DEGAT, Richard, BÉRAL, Béatrice, « La place du marronnage et du “nèg mawon” dans les commémorations de l’esclavage aux Antilles depuis 1948 », in MOOMOU, Jean, *Mémoires, patrimoines, identités et histoire du XVII^e au XX^e siècles*, Matoury : Ibis Rouge Éditions, 2015, p. 673.